

L'auberge de l'Ange Gardien.

X

A QUAND LA NOCE ?

(Suite)

Moutier se releva, baisa tendrement la main d'Elfy ; madame Blidot pleurait, Elfy sanglotait, le général s'agitait.

LE GÉNÉRAL.

Que diantre ! je crois que je vais aussi tirer mon mouchoir. Allez-vous bientôt finir, vous autres ? Moi qui amène M. le curé pour lui faire voir comme vous êtes tous heureux, et voilà que Moutier nous fait une scène à faire pleurer sa fiancée et sa sœur ; moi, j'ai une peine du diable à garder l'œil sec. M. le curé a les yeux rouges, et Moutier lui-même ne doit pas avoir la voix bien assurée.

MOUTIER.

Mon général, les larmes que je retiens sont des larmes de bonheur, les premières que je verse de ma vie. C'est à vous que je dois cette douce émotion ! Vous êtes d'aujourd'hui mon bienfaiteur ! » ajouta-t-il en saisissant les deux mains du général et en les serrant avec force dans les siennes.

L'agitation du général augmentait. Enfin il sauta au cou de Moutier, serra dans ses bras le curé étonné, manqua le jeter par terre en le lâchant trop brusquement, et marcha à pas redoublés vers la porte de sa chambre, qu'il referma sur lui.

Le curé s'assit, madame Blidot se mit près de lui, Elfy s'assit près de sa sœur, et Moutier plaça sa chaise près d'Elfy.

La porte du général se rouvrit, il passa la tête et cria : « A quand la noce ? »

— Comment, la noce ? dit Elfy ; est-ce qu'on a eu le temps d'y penser ?

LE GÉNÉRAL.

Mais moi qui pense à tout, je demande le jour pour commander mon dîner chez Chevet.

MOUTIER.

Halte-là ! mon général, vous prenez trop tôt le pas de charge. Vous oubliez nos eaux de Bagnols et vos blessures.

LE GÉNÉRAL.

Je n'oublie rien, mon ami, mais il y a temps pour tout, et la noce en avant.

ELFY.

Du tout, général, Joseph a raison ; vous devez aller d'abord aux eaux, et lui doit vous y accompagner pour vous soigner.

MOUTIER.

C'est bien, cher Elfy, vous êtes aussi raisonnable que bonne et courageuse. Nous nous séparerons pour nous réunir ensuite.

ELFY.

Et pour ne plus nous quitter.

LE GÉNÉRAL.

Ah ça ! mais pour qui me prend-on ? On dispose de moi comme d'un imbécile ! « Vous ferez ci ; vous ferez ça. C'est bien ma petite ; c'est très-bien, mon ami. » Est-ce que je n'ai pas l'âge de raison ? Est-ce qu'à soixante-trois ans, on ne sait pas ce qu'on fait ? Et si je ne veux pas aller à ce Bagnols qui m'excède ; si je ne veux pas bouger avant la noce ?

ELFY.

Alors, vous resterez ici pour me garder, et Joseph ira tout seul aux eaux. Il faut que mon pauvre Joseph guérisse bien son coup de feu, pour n'avoir pas à me quitter après.

LE GÉNÉRAL.

Tiens ! voyez-vous cette petite ! Ta, ta, ta, ta, ta, comme sa langue tourne vite dans sa bouche ! Il faut donc que je me soumette. Ce que vous dites est vrai, mon enfant ; il faut que votre Joseph (puisque Joseph il y a) se rétablisse bien et vite, et nous partons demain.

ELFY.

Oh ! non, pas demain. J'ai eu à peine le temps de lui dire deux mots ; et ma sœur n'a encore pris aucun arrangement. Et puis... Enfin, je ne veux pas qu'il s'en aille avant... avant... Dieu ! que c'est ennuyeux !... Monsieur le curé, quand faut-il le laisser partir ?

Le général se frottait les mains et riait.